



UN DOUBLE RÊVE.

2ME ARTICLE.

Rien d'aussi naturel, d'aussi simple qu'un rêve, et cependant rien d'aussi bizarre, d'aussi étrange parfois.

Par exemple, le mien, celui auquel j'étais en proie, unissait à la vulgarité de la forme et des moyens, la grandeur du fonds et l'importance des événements.

Un exemple donnera l'idée de ma situation.

Tout le monde se rappelle encore ces industriels qui, au lendemain de la guerre de Crimée, promenaient de ville en ville ces panoramas ambulants au moyen desquels, grâce à une ingénieuse disposition de tableaux successivement présentés, on assistait à tous les épisodes du siège et de la campagne. Depuis le débarquement, la charge de Balacklava, l'attaque de la tour Malakof, jusqu'à l'assaut de Sébastopol, on voyait se dérouler les divers incidents de cette guerre avec tant de méthode et d'exactitude que le simple spectateur sortait de là presque aussi instruit des mouvements des troupes que le chef d'Etat-Major de l'une des deux armées.

Un verre grossissant et quelques toiles peintes à grands traits suffisaient à ce cours de stratégie populaire et dramatique. Eh bien, j'étais dans la position d'un de ces spectateurs naïfs. L'œil placé au foyer d'une énorme lentille dont le diamètre permettait d'embrasser une immense étendue, je voyais se succéder les tableaux les plus divers et les plus surprenants.

Des allégories, des symboles, se mêlaient à tout un cortège de rois, d'empereurs, d'artistes, d'écrivains : batailles, traités de paix, expéditions lointaines, sièges, scènes de mœurs, etc., etc., défilaient aussi régulièrement qu'en un de ces panoramas d'occasion.

De plus une personne invisible dont la voix et l'accent me rappelaient ceux du président de notre cercle, m'expliquaient chaque sujet à mesure qu'il paraissait.

Chose curieuse, j'avais complètement perdu la notion du temps ; les événements formaient comme les anneaux d'une longue chaîne qui irait se déroulant sans cesse. Je remarquai que les séries de petits tableaux étaient entrecoupées de compositions plus vastes, plus complexes, dans lesquelles je retrouvais, différemment groupés, souvent mêlés, confondus, la plupart des faits et des personnages précédemment parus.

Il me semblait percevoir les rapports nécessaires qui lient tout effet à sa cause ; je voyais les uns et les autres s'engendrer mutuellement, et mon esprit saisissait cette filiation avec une surprenante perspicacité.

Qu'on se représente enfin une immense mosaïque dans laquelle, à l'aide de mosaïques plus petites, mais en elles-mêmes, complètes et déjà connues, un artiste de génie aurait exécuté un travail original. Ceux qui auront vu séparément chaque composition les reconnaîtraient sans doute, mais il n'en restera pas moins, grâce à la nouvelle combinaison des formes et des couleurs, une œuvre propre, mais où un œil exercé discernera les éléments premiers. De même pour ces grands tableaux d'histoire. L'œil n'est point frappé, si l'on veut, de ces rapports mais ceux-ci naissent dans l'imagination.

C'est ainsi que la vue d'Alfred le Grand, de Roger Bacon, de Berthold Schwarz, recueillant la poudre au fond de leurs laboratoires, annonce un changement complet dans l'art de la guerre ; que Flavio Giofa disposant dans son atelier d'Amalfi, l'aiguille aimantée de manière à la faire servir aux besoins de la navigation, pronostique l'ère des découvertes, que Jean Guttemberg et ses associés, Faust et Schœffer, inventant les caractères mobiles d'imprimerie, préludaient aux conquêtes intellectuelles de la fin du quinzième siècle et facilitaient cette renaissance des lettres à laquelle la chute de l'Empire d'Orient

et la dispersion des Grecs lettrés en Europe, devait donner tant d'éclat.

C'est aussi vers la même époque que Christophe Colomb découvrit l'Amérique ; que Jean Cabot reconnaissait Terre-Neuve et le Labrador ; que Vasco de Gama, doublant le cap de Bonne-Espérance, jetait l'ancre devant Colicut ; que Fernand Cortez conquérait le Mexique ; que Pizarre subjuguait le Pérou ; que Pedro de Mendiana fondait Buenos-Ayres. Tous ces hardis explorateurs frayant des routes vers des régions inconnues, fermaient on ne peut plus brillamment la période du Moyen-Age.

L'histoire moderne s'ouvre, ayant tout un monde nouveau devant elle, pour occuper et nourrir sa débordante activité.

La mort de Jeanne d'Arc, me signale le commencement de l'unité Française, la bataille de Bosworth, terminant la guerre des deux Roses, m'apprit l'affermissement de la monarchie anglaise.

Si l'unité territoriale et l'esprit national sortirent en France des cendres du bûcher de Jeanne d'Arc, ce fut, en Angleterre, le sang du Duc de Gloucester qui consolida le trône.

En Espagne, l'unité s'établissait aussi, grâce à la réunion de ses deux royaumes d'Aragon et de Castille, effectuée par le mariage de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle, qu'avaient heureusement précédé la prise de Grenade et la fuite des Maures.

Maximilien Ier, lui, adjoignait à l'empire qu'il étendait et affermissait les Etats de Bourgogne, la Bohême et l'Espagne.

L'ère des conquêtes de la diplomatie commence, l'intelligence des négociations va remplacer la force brutale, car le tableau de la Ligue de Cambrai formée par l'Empereur Maximilien Ier., Louis XII roi de France, le roi d'Aragon Ferdinand le Catholique et le Pape Jules II, contre la République de Venise, montre, pour la première fois, une véritable alliance politique.

Le spectacle des cours si brillantes de Léon X, de François Ier, de Laurent de Médicis particulièrement, où Boccace, l'Arioste continuaient Dante et Pétrarque ; de cette belle époque où Brunelleschi, Michel-Ange, élevaient le palais Pitti et la coupole de St Pierre ; où Raphaël, Géorgione, le Corrège, peignaient la Transfiguration, Salomé recevant la tête de St. Jean Baptiste ; où le cardinal Bembo, écrivait son *histoire de Venise* ; où Machiavel publiait *Le Prince*, Guichardin son *histoire d'Italie* ; où Ronsard ciselait ses sonnets ; où Rabelais écrivait les premiers livres de *Pantagruel*, tandis qu'Albert Durer, Holbein, gravèrent à l'eau forte, sur cuivre, l'un, *l'Adoration des Mages*, l'autre, *la Danse des Morts*, vulgarisant ainsi les chefs-d'œuvre de la peinture à l'huile, et que Jean Huss, Jérôme de Prague, disciples de Wicléf, préparaient Luther et Calvin, ces grands sujets, tels qu'une réception chez le Grand Duc à Florence ; une audience de Léon X à Rome ; des épisodes de la guerre des Hussites, en Bohême ; le bûcher de Jeanne d'Arc à Rouen ; la mort de Richard III, en Angleterre ; Christophe Colomb, s'éteignant, accablé de chagrins ; le sac de Constantinople par Mahomet II ; Luther, à la diète de Wittemberg, brûlant la bulle du Pape ; François Ier, prisonnier à Madrid ; Jean-le-Terrible passant une revue des farouches Strélics ; Emanuel Ier, en Portugal, félicitant Vasco de Gama ; Soliman II, ravageant la Hongrie ; Sigismond-le-Grand, édifant le royaume de Pologne sur la ruine de l'Ordre Teutonique ; Verazzani prenant possession de Terre-Neuve ; le baron de Lery débarquant les premiers colons en Acadie ; Cortez, brûlant ses vaisseaux sur la plage mexicaine ; Magellan doublant le Cap Horn ; Hugues de Balboa, navigant le premier sur l'Océan Pacifique ; Pizarre conquérant le Pérou, toutes ces scènes, reproduites avec une saisissante réalité, formaient une vaste composition historique dans laquelle chaque héros et chaque fait, suivant son caractè-

re et son importance, occupaient une place particulière dans l'ordonnance générale.

C'était enfin comme le cours complet et pittoresque d'une longue histoire.

Par l'insistance que mettait la voix à m'expliquer tels ou tels sujets, à m'en développer complaisamment certains autres, je comprenais fort bien que mon moniteur désirait me rendre semblables, les rapports qui liaient entre eux des événements si nombreux et des hommes si divers, afin de me faciliter l'intelligence des faits qui suivront, de saisir, dans sa vérité, et d'apprécier dans leur grandeur, l'établissement des premières colonies européennes dans l'Amérique Septentrionale, de voir enfin, comment, désormais, l'Ancien monde rendra le Nouveau son vassal et son tributaire, jusqu'au jour de l'affranchissement.

Mon invisible cicérone ne nous avait-il point dit, en nous quittant, la veille : "Rappelez-vous le passé, messieurs, étudiez le présent, songez à l'avenir, et vous aurez la satisfaction et le droit d'être fiers de votre pays."

"Rappelez-vous le passé !" Pourquoi ce conseil ? si ce n'est afin d'arriver, par la connaissance de l'état du monde, à cette époque à bien connaître le sol dans lequel l'histoire d'Amérique a ses racines ; à ne point ignorer, surtout, les conditions politiques et sociales de ces contrées d'où deux peuples, rivaux séculaires, devaient s'élancer au loin pour combattre de nouveau et se disputer la suprématie.

En effet, de tous ces souvenirs évoqués par la vue de ces peintures si vives, si nettes, se dégageait je ne sais quelle leçon. Appaisant mon trouble, et m'aidant à démêler, au milieu d'une grande confusion d'idées, le fait principal : "C'est à partir de ce moment, me disait la voix, après les tentatives infructueuses d'organisation politique de la part de la féodalité des Communes, qu'arrive le triomphe du pouvoir royal, la centralisation administrative se constitue, le territoire s'étend, l'unité politique s'établit ; et c'est comme du prologue des événements les plus considérables de l'histoire moderne, que se développe et s'affirme chez les divers peuples de l'Europe, le véritable esprit de nationalité."

La France vient de reconquérir sur les anglais la Normandie, l'Angoumois, la Touraine, le Poitou, le Saintonge ; plus tard, elle s'annexe le Roussillon, la Bourgogne, la Franche-Comté, la Picardie, l'Artois, la Provence, le Maine et l'Anjou, le Perche ; en dernier lieu, la Bretagne.

En Angleterre, cette race d'origine française, les Plantagenets, qui avaient conservé le sceptre pendant plus de trois siècles, venait de finir ; la race des Tudor, en la personne d'Henri VII, arrivait au trône, et dominait les Barons, la noblesse affaiblie, après avoir vaincu, à Bosworth, le dernier des York, et épousé la seule héritière de cette malheureuse maison.

C'est alors que chez les peuples assurés de leur autonomie, grâce à un pouvoir fort, puissant, favorable aux recherches, naît et se développe ce goût des expéditions lointaines, cette passion des voyages qui, en 1500, envoie Alvarez Cabral reconnaître le Brésil, Jean de Solis et Vincent Pinzon au Yucatan, puis à Rio de la Plata ; Ponce de Léon en Floride ; que Jean Sébastien del Cano, un des officiers de Magellan, accomplissait en trois années le premier voyage autour du monde ; que Cortez découvrait la Californie, etc., etc."

Cette explication achevée, d'autres tableaux succédèrent aux précédents. Ainsi je vis Luther et les princes allemands assemblés à Nuremberg, signant le traité qui leur accorda la liberté de conscience pour la première fois. Les batailles de Marignan et de Pavie, m'apprirent la lutte entre Charles-Quint et François Ier ; puis la fameuse séance du Parlement d'Angleterre dans laquelle Henri VIII se fit proclamer *Protec eur et*